

arrive à cheval jusque dans le redan de San-Balthazar. C'est vouloir braver la fortune, car Carmen est encore très vivace, nous voit parfaitement et tire sur nous avec rage. Mais il semble que le général est invulnérable. Tranquillement il donne impunément ses ordres; il prescrit d'enlever, à la nuit close, une embuscade mexicaine qui se tient dans une maison ruinée, située entre Totimehuacan et le ruisseau de *San-Francisco*, à moins de 200 mètres du fort. L'occupation de ce point lui permettra, au moment de l'assaut, de lancer directement une colonne sur la gorge du fort. Enfin, on ouvrira le soir même la deuxième parallèle, et les chasseurs à pied du 7^e bataillon devront s'approcher en rampant du fossé, y entrer et s'y installer.

En rentrant à la nuit au quartier général, nous apprenons que Mendoza est resté deux heures avec le général en chef, en ayant l'air de chercher quelles pourraient être les conditions favorables à une capitulation possible. Le général Forey aurait répondu très nettement qu'il n'y avait pas de conditions à faire; que, lorsque la place en aurait assez, si elle voulait éviter les conséquences terribles d'une prise d'assaut, elle se rendrait sans conditions. Cette nouvelle nous cause une grande satisfaction et nous comptons bien, demain matin, trancher la question; car le général est absolument résolu à enlever le fort et à se jeter sur la ville sans perdre un instant.

La nuit se passa sans incident, le calme régnant partout; la ville restait silencieuse, elle ne tirait plus, ce qui nous surprenait étrangement. Vers 3 heures du matin, on vient prévenir que les chasseurs à pied sont installés dans les fossés de Totimehuacan, prêts à sauter dans le fort.

Bientôt après, je suis éveillé par d'effroyables détonations; je grimpe sur la terrasse et, à la lueur d'un petit jour, je vois toute la ville couverte d'une immense nappe de fumée blanche semblable à un vaste linceul qui va s'étendre sur cette grande cité.

Je reste un instant stupéfait, ne comprenant rien à ce qui

peut se passer; mais bientôt d'autres explosions éclatent de tous côtés. Sur tous les points de la ville, le long des flancs de la colline de Guadalupe, d'immenses gerbes de fumée s'élèvent vers le ciel et vont grossir le nuage qui plane déjà sur la forteresse. D'autre part, les forts ne tirent pas. Il n'y a plus de doute, la garnison brûle ses munitions et va se rendre. Le général, qui est également monté à l'observatoire, envoie l'ordre de se jeter sur Totimehuacan, si on ne l'a pas encore fait; mais, au même instant, on vient lui annoncer que nos chasseurs sont déjà maîtres du fort depuis une heure.

Bientôt un parlementaire arrive, porteur pour « le général en chef de la 1^{re} division », d'une lettre du général Ortega qui déclare avoir licencié ses troupes, brûlé ses poudres, encloué ses canons et se rendre à discrétion avec toute la garnison. Comme bien l'on pense, c'est avec une joie profonde que nous accueillons cette nouvelle! Le général en chef mexicain avait une telle frayeur de l'assaut, qu'il présentait pour ce matin même, qu'il avait envoyé en même temps que sa déclaration aux généraux français, des petits billets à nos avant-postes disant : « La place se rend, suspendez les hostilités. »

Enfin, le voilà terminé ce siège de 53 jours de tranchée ouverte, et c'est grâce à la chute de Totimehuacan, grâce à la ponctualité avec laquelle le général Bazaine a tenu ses engagements en prenant le fort en cinq jours. Si, il y a un mois, on l'avait écouté et fait ce qu'il vient de faire, il y a un mois que ce résultat serait obtenu et qu'on aurait évité de perdre le sang inutile qui a coulé dans les cadres et surtout celui qui rougit encore les dalles du cloître de Santa-Ynes.

Maintenant que la forteresse ne se défend plus, le général en chef de l'armée française devient l'homme des décisions promptes. Et bientôt nous apprenons que des mesures sont déjà arrêtées pour prendre possession de Puebla. Le 1^{er} bataillon de chasseurs doit s'établir sur la grande place et fournir des postes aux principaux établissements de la ville.

Une compagnie part pour occuper le fort de Carmen. Le 95^e doit entrer dans ceux de Sarragoza et de la Misericordia. La 2^e division prend possession des ouvrages qui sont dans la ligne de son investissement.

A 8 heures, le général monte à cheval et se rend au Cerro San-Juan auprès du général en chef. Ne l'accompagnant pas, je saute à cheval et, avec un camarade de l'état-major, nous allons faire notre entrée dans Puebla, en amateurs, en touristes, pour la saisir sous un aspect qui ne va être qu'éphémère. Nous éprouvons une sensation étrange en circulant sur nos chevaux dans cette plaine où, hier encore, on ne pouvait pas même montrer le bout de son nez; en parcourant ces chemins qu'on ne pouvait suivre qu'en rampant. Tout ce terrain était complètement désert; à présent on y voit déjà des citadins inoffensifs qui sortent pour se promener, prendre l'air; car il y en a bon nombre qui, depuis deux mois, ont vécu enfouis dans des caves; ils sont blafards et paraissent sortir d'un long sommeil. Nous nous présentons à la gorge du fort de Carmen, à l'étroit passage qui le sépare de celui de Morelos, et nous pénétrons dans l'enceinte fortifiée. Des canons sont encore aux parapets, mais plusieurs sont détruits; nous trouvons même dans la rue, en arrière du couvent de Carmen, une énorme pièce de 24 complètement coupée en deux. Sur la place, devant l'entrée du couvent, des caissons et des voitures d'artillerie sont épars de tous côtés, le sol est jonché de débris d'engins de guerre de toutes sortes. Nous entrons dans le cimetière de Carmen, et comme la coutume du pays est d'enterrer les morts dans des murs, que ces murs ont été labourés par nos boulets, nous reculons d'horreur à la vue des cadavres à moitié arrachés de leurs tiroirs et nous fuyons avec dégoût. Nous tentons d'entrer dans le couvent par la grande porte, mais un factionnaire français nous invite à nous retirer, parce qu'il est défendu d'entrer avant que l'artillerie et le génie n'aient examiné cette forteresse, recherché et conjuré les dangers d'explosion.

Ce que voyant, nous prenons la première rue qui s'offre à nous et nous pénétrons en ville.

Rien ne peut rendre l'aspect que présentent ces rues encombrées d'énormes barricades, avec fossés larges et profonds, parapets en terre de 6 mètres d'épaisseur, avec embrasures où les pièces sont encore en batterie; des débris de toute espèce sont épars de tous côtés : ce sont des fusils brisés, des gibernes, des shakos, des uniformes, etc... Une population nombreuse sort timidement de ses maisons et nous regarde avec un étonnement et un air incertain qui laisse voir que tous ces malheureux hésitent encore entre la joie et la terreur; ils saluent tous les officiers français qu'ils rencontrent et manifestent la plus grande humilité. On ne voit pas un seul officier mexicain de la garnison; ils sont tous réunis dans le palais de l'archevêché, immense bâtiment qui occupe un des coins de la grande place à côté de la cathédrale. En arrivant sur ce point, nous voyons tous ces officiers revêtus des uniformes les plus variés; ils garnissent toutes les fenêtres et regardent, les uns avec tristesse, les autres avec haine, les détachements de troupes françaises qui circulent en tous sens, allant occuper les postes ou faisant des patrouilles. Le plus grand nombre des visages témoignent surtout de l'indifférence et de la résignation. Je comprends en ce moment combien une pareille infortune doit être pénible, cruelle pour ceux qui ont au cœur quelques sentiments généreux de patriotisme et d'orgueil militaire, et je les considère avec une sympathique compassion. Dans ce palais, sont réunis tous les officiers généraux et supérieurs; les autres sont internés dans un grand couvent; il y en a 4.800. Ce chiffre d'officiers, subsistant après les pertes qu'ont dû produire tous les combats, me paraît énorme; car, si le nombre des hommes était proportionnel, la garnison devait être considérable.

A côté de ce palais si étrangement habité, je me plais à contempler de près les deux énormes tours carrées de la cathédrale qui, durant si longtemps, ont eu l'air de nous

narguer; elles sont encore fières et imposantes, mais le gigantesque drapeau que, de loin, on voyait flotter entre elles a quitté sa hampe restée solitaire. Autour de cet immense édifice, on avait élevé un énorme retranchement avec les dalles des trottoirs; c'était le dernier réduit de la forteresse et s'il avait fallu combattre jusque là, il est à croire qu'il ne serait plus resté de Mexicains pour le défendre ni de Français pour l'attaquer.

La place d'armes sur laquelle se trouve la cathédrale est très grande, plus de 200 mètres; elle est plantée de beaux arbres dont quelques-uns portent la trace du passage de nos boulets. Les maisons qui la bordent sont généralement belles et bien bâties; plusieurs laissent voir de larges blessures faites par notre artillerie. Nous regardons toutes ces nouveautés très rapidement et nous parcourons seulement deux ou trois rues avoisinantes; elles sont dépavées au profit des barricades, et non seulement elles sont coupées par ces fragments de fortification, mais encore toutes les maisons ont leurs fenêtres de rez-de-chaussée murées et munies de créneaux; il en est de même des balcons du premier étage qui sont garnis de petits parapets; les terrasses aussi sont bordées d'ouvrages défensifs. C'était un vrai dévergondage de défenses secondaires et accessoires.

Ce rapide mais très intéressant coup d'œil étant jeté à la hâte, nous revenons au galop à Amatlan où, un instant après, le général arrive du grand quartier général.

Le reste de la journée se passa à laisser tomber une pluie torrentielle et à enterrer notre pauvre capitaine d'artillerie Guynard qui paya le dernier le triomphe d'aujourd'hui. Et, quand vint la nuit, ce fut avec un bonheur ineffable qu'on se mit dedans son lit, qu'on se roula dans ses draps et qu'on put s'endormir sans lutter contre les détonations incessantes qui nous tenaient depuis si longtemps en éveil.

Le lendemain matin il manquait quelque chose à mon réveil tranquille et nonchalant : c'était l'alerte qui ne laissait même pas le temps de chasser le sommeil et faisait sauter

sur pied. Debout, j'étais étonné de n'avoir rien à faire promptement, avec précipitation même; je me sentis désœuvré, embarrassé de ma personne inerte, il me manquait quelque chose, beaucoup de choses même; ne serait-ce que ce babillage de la fusillade ou ces bruyants dialogues à coups de canon qui avaient leur charme; le silence général devenait monotone et triste.

Heureusement, nous trouvons une petite distraction qui est arrivée dans la nuit et qui a eu l'esprit de ne pas troubler indiscrètement notre réveil : c'est l'explosion d'une grande colère de notre ineffable général en chef. En effet, le général Forey adresse une dépêche qui est un manifeste de furieux mécontentement, de reproches fulminants contre les officiers qui déjà sont allés en ville. Son Excellence défend de la façon la plus formelle à *qui que ce soit* d'entrer dans Puebla, à moins que ce ne soit pour cause de service; auquel cas, il faut être muni d'une autorisation du chef d'état-major général.

Dès 7 heures, le général Bazaine réunit tous les chefs de corps et de services pour leur lire la dépêche courroucée du général en chef, sans y ajouter le moindre corollaire et encore moins des commentaires. Aussitôt après, nous montons à cheval avec lui pour aller visiter Carmen et Totimehuacan.

En contournant l'enceinte des fortifications de Carmen, nous observons que son tracé est extraordinaire; son ensemble ne présente aucun des types connus, classiques et rationnels. Il y a bien des redans, des bastions reliés par des courtines de toutes dimensions et de directions variées, mais plus ou moins bien agencés entre eux et se flanquant assez mal. En somme, on voit que la fortification proprement dite n'a pas été le résultat d'une conception unique, mais que cette succession d'ouvrages assez mal soudés entre eux est le produit d'additions successives plus ou moins heureuses. Ce qui explique que, de loin, cet ensemble de retranchements paraissait plus important et plus redou-

table qu'il n'était réellement. Quant à son profil, il est sévère; les parapets et les fossés sont fort respectables.

Ce qui était absolument formidable, c'est son réduit, le colossal couvent qu'enveloppe le fort presque entièrement. C'est une masse énorme de maçonnerie; les murs ont une épaisseur fabuleuse qui pourrait braver longtemps une puissante artillerie. Les fenêtres étaient transformées en embrasures, on trouvait des batteries superposées avec sabords comme dans les vaisseaux de guerre; il y avait des canons sur toutes les terrasses. En somme, les Mexicains étaient de première force dans l'art d'appliquer les bâtisses à la fortification. Aussi nous constatons que si on s'était obstiné à nous faire attaquer cet ouvrage, nous aurions subi des pertes énormes et peut-être n'aurions-nous pas pu le prendre.

Après cette visite rapide, nous traversons un quartier excentrique de la ville, barricadé partout du reste, pour trouver un pont sur le *Rio San-Francisco* et gagner Totimehuacan. C'est un beau fort carré, bien fait, régulier, classique, aux profils sévères. Nous estimons cependant que placé un peu plus en avant, il aurait été pour nous plus difficile à attaquer. Néanmoins, il mérite bien son nom de « Los Ingenieros ». En tout cas, il est dans un état lamentable. Les constructions intérieures en bois sont détruites; il reste cependant les magasins à poudre bien construits et pleins d'approvisionnements d'origine américaine. L'armement est fort avarié, presque toutes les grosses pièces de place sont hors d'usage; ce sont des pièces espagnoles en bronze d'un admirable travail, surtout une grande coulevrine de 24 qui est sans blessures, elle était en barbotte sur le saillant face à San-Balthazar. Elle a quitté cette place pour venir en batterie sur la terrasse des Invalides à Paris, où j'allai plus tard lui rendre visite.

Ce qui nous frappe le plus, c'est la quantité prodigieuse de balles de carabines qui sont éparses sur les parapets, ce qui atteste l'efficacité du tir de nos chasseurs à pied qui,

de leurs embuscades rapprochées, ne cessaient de tirer sur le fort.

En quittant l'ouvrage, le général, entouré par ses petits chasseurs, qui sont tout fiers d'avoir si bien travaillé, leur adresse de bonnes paroles de félicitation et de sympathie qui les transporte de joie et de fierté. Au retour, le général parcourt ces terrains où nous avons circulé presque toujours anxieux, repasse dans les tranchées désertes, dans les batteries qu'on désarme et rentre au quartier général.

La journée se passe à recevoir, à méditer et à transmettre les ordres donnés pour l'entrée solennelle du général en chef qui aura lieu le lendemain matin.

Le 19 mai, le général Bazaine, prévoyant que la solennité sera de longue durée, déjeune à une heure insolite, et à 9 heures, monte à cheval en tenue de campagne. Nous nous rendons sur la route de Mexico au pied du Cerro San-Juan. C'est là que tous les officiers doivent attendre le général Forey. Des détachements de tous les corps se réunissent aussi à ce point de concentration et doivent entrer en ville à la suite du général en chef.

Après une demi-heure d'attente, le bruit des tambours battant aux champs annonce l'approche du grand chef : le général Forey apparaît. Il n'est pas en tenue de campagne, car il a mis son chapeau. C'est évidemment pour arborer les plumes blanches et faire voir à tous qu'il est le général en chef. Son Excellence se présente avec une imposante majesté, salue comme un César et, serrant la main aux généraux Bazaine et Douay, donne à ses deux lieutenants sa droite et sa gauche et se met en marche, suivi par un essaim d'officiers de tous grades et de toutes armes. Derrière cet immense état-major vient l'escadron de hussards, l'escorte d'honneur, puis enfin suivent les troupes. Mais le clou du cortège, l'élément le plus éclatant, marchait en tête : une musique ouvrait la marche. C'était, à mon avis, un peu théâtral, et la grosse caisse qui se prélassait à quinze pas devant le grand chef semblait trop inspirée par sa mission

d'attirer aux fenêtres les belles dames, aux portes les servantes, dans les rues les gamins et, dans ce pays, faire aboyer les chiens ! J'aurais préféré les trompettes sonores des hérauts d'armes d'autrefois, et, en tête des troupes, leurs musiques.

Le cortège fait son entrée par la grande rue de Mexico, qu'on a débarrassée des barricades qui l'obstruaient; nous longeons le Pénitencier et pénétrons dans la ville. Ce début manque absolument de charme et de gaieté, car nous parcourons les quartiers qui ont été écrasés sous nos coups et, pendant plus de 300 mètres, c'est au milieu des ruines encore fumantes que nous marchons. Tout semble désert autour de nous, nous défilons seulement devant quelques Leperos (mendiants), hâves et déguenillés, qui saluent par peur plutôt que par enthousiasme. Cependant, à mesure que nous approchons du centre de la ville, les traces de destructions diminuent et les maisons deviennent plus belles et plus animées; les balcons sont garnis, mais le silence domine et on peut compter les vivats qui nous accueillent. Cependant, le général Forey, avide de ces jouissances de la vanité, répand de tous côtés ses plus gracieux sourires, ses plus aimables coups de chapeau; quelques fleurs tombent enfin d'un balcon; ce sont les premières et messieurs les officiers de la maison de Son Excellence sautent à bas de leurs chevaux pour les ramasser et les offrir à leur chef. J'avoue que je ne goûtai pas ces gestes.

Enfin, nous arrivons sur la place d'armes dont une foule curieuse encombre les abords. Cette populace s'entasse surtout sur le parvis de la cathédrale où nous mettons pied à terre.

Le chapitre, au grand complet, attend à la porte de l'église et présente en grande pompe l'eau bénite au général Forey. Son Excellence, se plaçant sous le dais, s'avance avec une imposante majesté jusqu'au pied de l'autel. On chante avec grand apparat un *Te Deum*, puis le général se retire, recon-

duit jusqu'au seuil de la cathédrale avec le même cérémonial qu'à l'entrée.

Nous remontons à cheval et allons nous placer derrière le général en chef, sur un des grands côtés de la place, pour assister au défilé des troupes qui ont fait leur entrée. On ne peut passer de revue car la place est en partie couverte de tous les canons pris à l'ennemi qu'on réunit sur ce point. Le défilé est très brillant; les troupes sont magnifiques d'allure et de crânerie; les soldats sont animés d'un immense enthousiasme et poussent des cris de : « Vive l'Empereur », vraiment partis du cœur. Quelques officiers, flatteurs peut-être exagérés, crient : « Vive le maréchal Forey »; mais des troupiers répondent à ce cri par celui de : « Vive Bazaine. » Je dois souligner cet incident, car il a produit une gêne générale.

Cependant le général Forey était rayonnant; il posait tout à fait en triomphateur, et il avait raison, car ses trophées étaient vraiment magnifiques : une grande ville transformée en citadelle, entourée de neuf grands forts détachés; 15.000 soldats prisonniers ainsi que 1.600 officiers avec leurs généraux; des drapeaux; des milliers de fusils; 200 canons intacts, 60 autres mutilés par nos boulets; des quantités immenses de munitions. Voilà de quoi enorgueillir le chef d'une armée. Mais le plus beau titre dont le général Forey doive être fier, est celui d'être le chef de cette armée qui, à trois mille lieues de son pays, a su conquérir un si beau triomphe; de cette armée qui est si petite par le nombre mais si grande par le cœur.

Il importe cependant, pour fixer le jugement de l'histoire, de déterminer la mentalité des troupes, qui ne peut vraiment pas être la réciproque de celle que doit posséder à leur égard le général Forey; car ce n'est pas seulement ce chef suprême dont cette armée victorieuse consacre uniquement le triomphe : ce sont deux hommes qui, dans cette grande solennité s'effacent aux côtés de leur chef mais qui se sont tant montrés auparavant, alors qu'on marchait aux com-

bats qu'ils dirigeaient en personne : ce sont les généraux Bazaine et Douay.

Le défilé terminé, on reconduit le général en chef à son nouveau quartier général dans le palais de l'archevêché. Le général Forey ayant salué les nombreux officiers qui l'avaient accompagné, chacun reprit la direction de son camp ou bien le logement qui lui était affecté dans la ville. Quant à nous, nous retournons à Amatlan, car nous ne savons même pas encore si nous nous établirons en ville.

CHAPITRE XVII

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MEXICO

Epilogue de la prise de Puebla. — Ordre à la division Bazaine de partir pour Mexico. — Le Rio-Frio. — Juarez abandonne sa capitale. — Démarche étrange des consuls étrangers. — La ville demande l'entrée des troupes. — Le général fait une démonstration jusqu'aux portes. — Lettre de Bazaine. — Entrée de la division Bazaine dans Mexico. — Le 10 juin, entrée solennelle du général en chef à Mexico. — Accueil enthousiaste de la population. — *Conclusions.*

Pendant que se succédaient les phases de l'entrée du général Forey dans Puebla et durant la cérémonie du *Te Deum*, alors que nous étions mêlés à l'état-major général, nous entendions bien murmurer la probabilité d'un départ presque immédiat de la division Bazaine pour Mexico. D'autre part, le général en chef n'avait rien dit qui pût nous faire penser que notre quartier général serait transporté dans la ville et que des troupes de notre division seraient appelées à y cantonner.

Il était évident pour tous les esprits qu'une marche immédiate sur Mexico s'imposait, au point de vue stratégique d'abord et à celui de la politique ensuite, mais il fallait reconnaître que surtout des mesures importantes obligeaient le commandant de l'armée à séjourner quelques jours de plus pour régler la liquidation de sa conquête. La partie matérielle ne demandait pas une extrême urgence, mais les trophées vivants que la capitulation avait mis entre nos mains demandaient à être liquidés sans délai. Seize mille soldats et quinze cents officiers prisonniers cons-